

qui attire à lui le troupeau et l'enferme dans des cavernes sombres. Alors le dieu lance à leur recherche la chienne Saramâ (le vent qui hurle dans la tempête), force l'entrée en frappant à coups répétés de la foudre et ramène les vaches dont le lait tombe à flots sur la terre. Lorsque Homère raconte l'aventure des compagnons d'Ulysse qui sont retenus pour avoir volé les génisses du dieu solaire, il répète, sans plus comprendre, le sens primitif de ce mythe. Ou lorsque Virgile raconte l'histoire d'Hercule et de Cacus avec une fidélité qui rappelle les poètes védiques : il n'est pas jusqu'au grondement des nuages qui ne soit rendu dans le vers : *discessu mugire boves*; mais le sens intime lui échappe également.¹⁾

L'humanité a passé son enfance parmi les solitudes de l'Himalaya et sur les rives luxuriantes du Gange mais c'est en Grèce qu'elle a vécu sa brillante jeunesse. Toutes les forces de la nature y sont divinisées, en prenant figure humaine, car au dire de Phidias, nous n'en connaissons pas de plus belle.

Si l'arbre pousse, si la source murmure, si l'écho répond, n'est-ce pas parce qu'une divinité y est cachée qui frissonne dans le feuillage, qui babille dans la source, ou qui pleure derrière le rocher? Et la grande nappe bleue qui s'étend à perte de vue sous le beau ciel transparent, qu'est-ce sinon l'humide séjour du vieux Poseidon, habitant avec ses filles les grottes profondes qui chantent mystérieusement; quelquefois la mer devient

¹⁾ D'après S. Reinach: *Manuel de Philologie*, p. 370.